

Savoir dompter l'ennemi intérieur

L'Adversaire

André Lavoie

Volume 21, Number 4, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2003). Review of [Savoir dompter l'ennemi intérieur / *L'Adversaire*]. *Ciné-Bulles*, 21(4), 22–26.

Savoir dompter l'ennemi intérieur

PAR ANDRÉ LAVOIE

Imaginons un instant que Jean-Claude Romand, l'homme qui secoua la France d'horreur en janvier 1993, ait tué son épouse, ses deux enfants, ses pauvres parents démunis et qu'il ait raté son suicide, emporté par sa seule folie meurtrière ou encore par un brutal désir de vengeance à la suite d'une grave crise conjugale. L'«affaire» aurait bien sûr défrayé les manchettes, elle aurait excité les journalistes de tout acabit, et un cortège de sociologues et de psychologues aurait pleuré en chœur devant les caméras de télévision sur un pays en état de décomposition sociale très avancé. Peu de temps après, Romand serait devenu une simple figure anonyme de fait divers, relégué en fin de bulletin de nouvelles ou en bas de page des journaux entre deux reportages farcis de détails sordides.

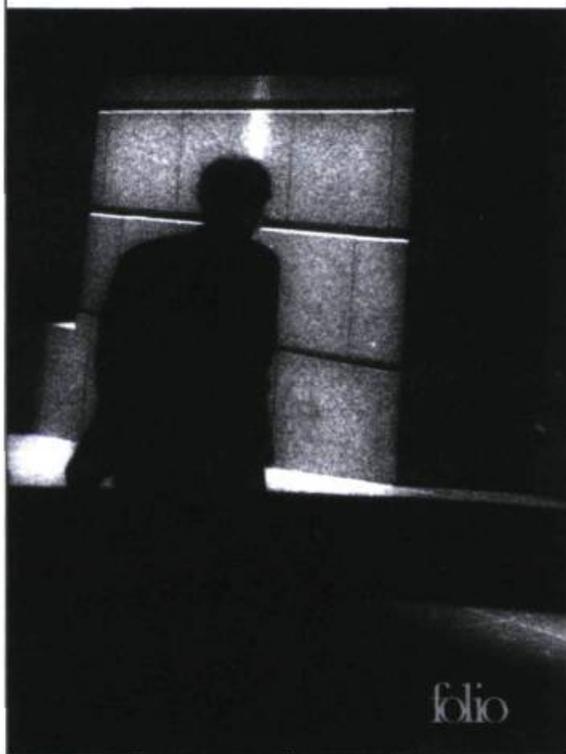
Il s'avère que l'homme était peut-être un piètre meurtrier, aux méthodes dignes des plus sanguinaires bouchers laissant une traînée d'indices sur leur passage, mais, comme fieffé menteur et roi des mythomanes, peu de gens ont réussi à égaler ses exploits. Pendant 18 ans, tous voyaient en lui un éminent chercheur de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) alors qu'il avait arrêté ses études de médecine à la fin de la deuxième année; on le croyait dans les plus prestigieux colloques internationaux, mais il passait son temps à traîner dans les aéroports; sans être princier, son train de vie ressemblait à celui d'un bon notable de province, mais ses revenus provenaient de ses multiples escroqueries auprès des gens de son entourage: sa famille, sa belle-famille, et plus tard sa maîtresse.

Et personne n'a rien vu de tout cela pendant 18 ans? La France entière s'est réveillée avec un sérieux mal de tête après ce massacre et la découverte de cette montage de

mensonges; encore aujourd'hui, la question ronge d'angoisse les survivants tout en confondant les explorateurs de l'âme humaine, désarçonnés devant cette magistrale mystification. Parmi eux se glisse l'écrivain Emmanuel Carrère, fils de la grande spécialiste de la Russie Hélène Carrère d'Encausse — on la considère comme la

Cassandra des soviétologues, première à avoir prédit l'écroulement de l'URSS —, au cœur de la littérature française depuis le début des années 1980 (*L'Amie du Jaguar*, *Bravoure*, *la Moustache*), et dont la renommée s'est accrue avec *la Classe de neige*, Prix Femina 1995. De ce merveilleux roman, Claude Miller en a d'ailleurs tiré trois ans plus tard l'un de ses plus beaux films, en parfaite harmonie avec son univers où l'enfance y tient toujours une grande place.

Emmanuel Carrère L'adversaire



quelqu'un d'autre... Cette fascination l'a poussé à écrire à Romand afin d'obtenir son autorisation, et sa collaboration, à raconter son histoire. Avec le silence pour seule réponse, et une fin de non-recevoir de la part de son avocat, Carrère s'est inspiré d'un aspect en apparence anodin de la vie secrète de Romand — il a longtemps tué le temps et traîné son ennui dans les forêts du Jura — comme élément dramatique et décor inquiétant de *la*

Classe de neige, où un enfant en proie à des cauchemars découvre la face cachée et abominable de son père, le tout sur fond de forêts enneigées... et de meurtres.

Dans sa cellule, Jean-Claude Romand a lu *la Classe de neige*, il l'a « beaucoup apprécié »¹, ayant reconnu dans cet enfant l'homme qu'il est devenu. C'est lui, après la sortie du livre, qui communiqua avec Carrère pour l'inviter à relancer cette entreprise périlleuse, comptant sur l'écrivain « plus que sur les psychiatres pour lui rendre compréhensible sa propre histoire et plus que sur les avocats pour la rendre compréhensible au monde »². À partir de leurs rencontres respectueuses, de leurs échanges épistolaires, et de plusieurs entrevues avec des gens de son passé et des personnes qui aujourd'hui le visitent régulièrement, partageant son intense foi chrétienne, l'écrivain a fini par se mesurer à *L'Adversaire*.

Il ne s'agit pas du « roman de Romand », encore moins d'une chronique judiciaire, mais plutôt d'une méditation courageusement écrite au « je » — celui de l'auteur et non celui de la figure centrale de cette tragédie. Dans un style rappelant parfois l'impudeur du journal intime, avec une franchise désarmante, empreinte de culpabilité (pourquoi s'intéresser à lui et non à tous ceux marqués à jamais par la mort atroce de leurs proches?), Carrère évoque les événements déterminants de la vie de Romand ayant mené au massacre, mais aussi le processus — douloureux, déchirant — de leur apprivoisement. Quelle est la distance à maintenir avec cette figure tristement célèbre? Faut-il faire preuve d'objectivité ou de compassion? Romand est-il « quelqu'un qui a fait quelque chose d'épouvantable » ou « quelqu'un à qui quelque chose d'épouvantable est arrivé, le jouet infortuné de forces démoniaques »³?

C'est sur ce fragile équilibre que s'est construit *L'Adversaire*, ouvrage que les amateurs de biographies croustillantes se plairont à détester. L'auteur s'attarde autant à décortiquer la pénible mise en chantier de son livre qu'à chercher à faire toute la lumière sur un drame dont le sens ne cesse de se dérober à lui. Pourtant, les relations difficiles de Romand avec ses parents de condition très modeste, sa personnalité diaphane — avant le triste soir du 8 janvier 1993, l'homme a passé son existence... à passer inaperçu —, ses errances dans les bois, les stationnements et les restaurants entre la petite localité de Ferney en France, où il habite, et Genève, là où est situé le siège social de l'OMS, les détails du massacre, ceux du célèbre procès, tout y est, décrit avec sensibilité, sans voyeurisme. Mais Carrère ramène sans cesse le lecteur à ses doutes, à ses questionnements sur la véritable clé qui permettrait de comprendre la personnalité de



Daniel Auteuil et Emmanuelle Devos dans *L'Adversaire*

Romand. L'auteur n'hésite jamais à avouer son désarroi devant un homme dont les réflexions, les gestes, les élans mystiques excessifs, cultivés avec une ferveur suspecte depuis qu'il est derrière les barreaux, et les contradictions en font un être tour à tour fascinant et abject.

Faut-il y voir une curiosité morbide de la part de nombreux lecteurs? *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère représente à ce jour son plus impressionnant succès en librairie. Si le sujet apparaît racoleur, le traitement qu'en fait l'écrivain force l'admiration, livrant au détour une passionnante radiographie des angoisses d'un écrivain qui cherche à circonscrire un personnage digne des plus barbares du monde de Shakespeare, le roi Lear ou encore Macbeth.

C'est lui mais ce n'est pas lui

Comme pour donner une légitimité artistique à son choix et éviter ainsi de l'assimiler à ces cinéastes friands de faits divers afin d'attirer un large public, l'actrice et réalisatrice Nicole Garcia a précisé qu'elle posait d'abord un regard sur le livre d'Emmanuel Carrère et non sur la vie de Jean-Claude Romand. Le territoire à explorer représentait celui de la fiction, de la tragédie, du théâtre, celui d'une conscience humaine totalement perturbée. Elle ne tenait pas à puiser sa matière cinématographique dans les minutes du procès, les comptes rendus des chroniqueurs

L'Adversaire

35 mm / coul. / 129 min / 2002 / fict. / France

Réal.: Nicole Garcia

Scén.: Jacques Fieschi, Nicole Garcia et Frédéric Béliet-Garcia, d'après le récit d'Emmanuel Carrère.

Image: Jean-Marc Fabre

Mus.: Angelo Badalamenti

Mont.: Emmanuelle Castro

Prod.: Alain Sarde

Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm

Int.: Daniel Auteuil, Géraldine Pailhas, François Cluzet, Emmanuelle Devos, François Berléand

1. CARRÈRE, Emmanuel. *L'Adversaire*, Paris, P.O.L. Éditeur, 2000, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 41.

3. *Ibid.*, p. 39.



L'épouse (Géraldine Pailhas) qui accumule en silence les frustrations d'une condition sociale étrangement modeste...

judiciaires, les témoignages croustillants des fouineurs de poubelles de ruelles, cherchant plutôt, tout comme l'écrivain, à comprendre l'incompréhensible.

Si le profil de l'actrice née en Algérie est depuis longtemps connu, elle dont l'assurance a contribué à la réussite de plusieurs films (**Mon oncle d'Amérique** d'Alain Resnais, **Péril en la demeure** de Michel Deville, **Outremer** de Brigitte Rouan, **Betty Fisher et autres histoires** de Claude Miller), la cinéaste s'affiche avec plus de réserves, tout comme les personnages qu'elle met en scène. Qu'ils soient condamnés à voir leurs enfants **Un week-end sur deux**, à rivaliser pour devenir **le Fils préféré**, même si le père n'est plus là, ou à déambuler, imbibés d'alcool, sur la **Place Vendôme**, nous sommes en présence d'êtres incapables de se soumettre à la conformité sociale, étouffés dans la perception que les autres ont d'eux-mêmes. Pas étonnant que Garcia se soit ainsi intéressée à ce maître de la mystification ayant passé toute sa vie à incarner celui que les autres rêvaient qu'il soit: un éminent chercheur, un

mari compréhensif, un père exemplaire, un citoyen respectable. Tout ce qu'il n'était pas parce qu'il n'était rien.

C'est d'ailleurs ce «rien» dont parle Carrère, cet immense vide à combler des jours entiers, qui a fasciné Garcia et qui constitue le leitmotiv de son film. Alors que le «biographe» décrivait avec beaucoup de sensibilité l'enfance de Romand auprès d'une mère malade et d'un père stoïque, ses années d'études à être perçu comme le boulet gênant de tous ses camarades, la cinéaste fait table rase de tout cela pour se concentrer sur la déchéance morale d'un homme qui vient de commettre l'irréparable. Et puisque les événements se sont déroulés dans la froideur et la grisaille de janvier, celle du nord de la France, la lumière tremblante du petit matin qui éclaire les souvenirs confus du meurtrier — tout le film est construit sur une série de retours en arrière entre le moment où il revient chez lui après avoir tué ses parents, ses deux dernières victimes, et celui où il va tenter de se suicider et de mettre le feu à la maison familiale, comme pour expier sa faute — accentue ce désespoir que la réalisatrice cherche à instaurer.

Mais ce drame humain, cette tragédie sordide, si proche du réel en apparence, n'en demeure pas moins une fiction, prenant à la fois ses distances à l'égard de la véracité des faits établis par la justice et de l'approche, toute personnelle et donc résolument subjective, privilégiée par Carrère. Pour de simples questions juridiques et aussi dans

«Je n'ai jamais été fasciné par Jean-Claude Romand, affirme Daniel Auteuil. Je me souviens même d'avoir refusé d'aller plus loin dans cette affaire. J'avais lu, au moment où l'affaire a éclaté, plusieurs articles sur lui, puis j'ai eu un sentiment de protection par rapport au fait divers. Pour interpréter Romand, j'ai essayé de me concentrer sur mes angoisses. Romand somatisait énormément, il transpirait beaucoup, et j'ai moi-même tendance à transpirer lorsque je ne suis pas à l'aise.» (BLUMENFELD, Samuel. «Daniel Auteuil, le vertige du vide», **Le Monde**, 27 août 2002, p. 26)



Daniel Auteuil dans *L'Adversaire*

le but de maintenir l'écart nécessaire, Romand est devenu Jean-Marc Faure, mais la cinéaste voulait marquer son territoire avec plus de force: «J'ai longtemps pensé attribuer le rôle de Jean-Marc Faure à un acteur inconnu. Mais, comme je désirais absolument ancrer cette histoire dans un cadre fictionnel, j'ai au contraire décidé de retenir un acteur avec lequel le public entretient une intense familiarité. Cela servait la proximité que je voulais instaurer entre le personnage et le public. À partir de là, le choix de Daniel Auteuil s'est imposé naturellement⁴.»

Le mot «proximité» apparaît curieux dans la bouche d'une cinéaste reconnue pour scruter, à bonne distance, des mondes où les personnages agissent parfois en automates, coupés de leurs émotions, affichant une froideur qui caractérise, parfois trop bien, ses films. La présence, décalée, fantomatique, de Daniel Auteuil dans la peau du mythomane accentue certes l'aspect fictionnel mais, plus près du rat de laboratoire que du héros shakespearien, son interprétation nous empêche justement d'adhérer à la fiction, donnant la triste impression au spectateur de s'égarer dans les méandres discursifs d'un film à thèse. Elle nous montre, par touches successives, la fabrication d'un meurtrier qui s'ignore car emporté dans une spirale: ses économies s'épuisent, son entourage le presse de

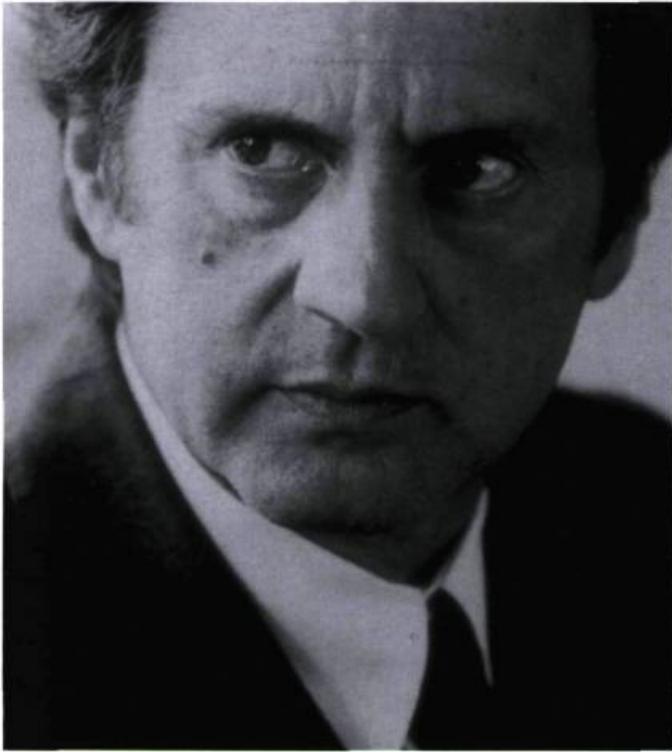
questions sur de lucratifs placements imaginaires, ses amis doutent de son bon jugement, son épouse (Géraldine Pailhas) accumule en silence les frustrations d'une condition sociale étrangement modeste compte tenu du statut d'un chercheur de renommée internationale, sa maîtresse (Emmanuelle Devos) ne supporte plus cette tristesse qui lui colle à la peau, etc.

Ironiquement, tout comme dans le remarquable **Emploi du temps** de Laurent Cantet, c'est l'illustration de l'errance du personnage principal qui donne à Jean-Marc Faure toute sa dimension effroyable et dérisoire. Accentué par ce temps hivernal, cette pluie incessante sur le pare-brise de sa voiture, la forêt du Jura où résonne ses cris de désespoir, l'achat frénétique de magazines de médecine pour donner l'impression qu'il sait de quoi il parle, ses siestes dans les dernières rangées des salles de conférences ou au milieu

«Jean-Pierre Tison: Comment est venu le choix du titre, *L'Adversaire*?

«Emmanuel Carrère: D'une lecture de la Bible qui était liée à mon interrogation religieuse. Dans la Bible, il y a ce qu'on appelle le satan, en hébreu. Ce n'est pas, comme Belzébuth ou Lucifer, un nom propre, mais un nom commun. La définition terminale du diable, c'est le menteur. Il va de soi que l'"adversaire" n'est pas Jean-Claude Romand. Mais j'ai l'impression que c'est à cet adversaire que lui, sous une forme paroxystique et atroce, a été confronté toute sa vie. Et c'est à lui que je me suis senti confronté pendant tout ce travail. Et que le lecteur, à son tour, est confronté. On peut aussi le considérer comme une instance psychique et non religieuse. C'est ce qui en nous, ment.»
(TISON, Jean-Pierre. «L'entretien: Emmanuel Carrère», *Lire*, n° 282, février 2002, p. 27)

4. DE BRUYN, Olivier. «Nicole Garcia: la flamboyante stratégie du mensonge», *Le Point*, n° 1561, 16 août 2002, p. 82.



«Il y a pire que d'être démasqué, c'est de ne pas l'être...»

des aires de stationnement, tout fait de cette bagarre contre le temps une lutte pour sa survie et la préservation de l'image qu'il s'est forgée.

Bagarre à mains nues contre lui-même: il serait donc ce fameux «adversaire» qu'évoque le titre du film? Rien n'est moins sûr tant les descriptions de Carrère sont limpides à ce propos, chose qui a visiblement échappé à Nicole Garcia et à ses deux scénaristes, Jacques Fieschi et Frédéric Bélier-Garcia (également metteur en scène de théâtre et fils de la réalisatrice). Car tout le récit que fait Carrère de la vie misérable et mensongère de Romand évoque un chemin de croix, où aux humiliations des hommes s'y mêlent les fourberies tentatrices d'un ennemi intérieur, nommé Satan ou Belzébuth, le faux chercheur devenant ainsi l'instrument de mort et de destruction, broyant tout son entourage. Dans ce souci de composer un tableau le plus épuré possible, Garcia évacue complètement la dimension spirituelle

«L'obsession que j'avais de l'inégalité de nos conditions, la peur de le blesser en étalant ma chance d'homme libre, de mari et de père de famille heureux, d'écrivain estimé, la culpabilité de n'être pas, moi, coupable, tout cela a donné à mes premières lettres ce ton presque obséquieux dont il a fidèlement renvoyé l'écho. Il n'y a sans doute pas trente-six mille manières de s'adresser à quelqu'un qui a tué sa femme, ses enfants, ses parents, et leur survit. Mais je me rends compte avec le recul que je l'ai tout de suite caressé dans le sens du poil en adoptant cette gravité compassée et compassionnelle et en le voyant non comme quelqu'un qui a fait quelque chose d'épouvantable mais comme quelqu'un à qui quelque chose d'épouvantable est arrivé, le jouet infortuné de forces démoniaques.» (CARRÈRE, Emmanuel. *L'Adversaire*, Paris, P.O.L. Éditeur, 2000, p. 39)

du livre, comme si elle gênait son propos, rendant ainsi le titre, *l'Adversaire*, très équivoque.

Habitant au sein d'une petite communauté repliée sur elle-même et catholique de surcroît, Jean-Marc Faure, qui fait tout pour ne pas se faire remarquer, n'en demeure pas moins furieusement athée, attendant sa famille à la sortie de l'église, pas très enthousiaste à l'idée de participer aux bonnes œuvres. Étant donné que tout le film se concentre sur les dernières années ayant précédé le drame et que les survivants se «confessent» tour à tour dans l'intimité d'un bureau d'enquêteur et non à la cour, impossible pour le spectateur de saisir l'étendue de la transformation du personnage, son improbable «conversion». Là encore, le regard de la cinéaste se veut si distancié, si rigoureusement clinique, qu'une partie importante du personnage nous échappe.

Pas étonnant que l'on y voie très souvent qu'un monstre en la personne de Jean-Marc Faure: son monde intérieur, terrain de jeu de *l'Adversaire*, n'est jamais soumis au regard du spectateur, maintenu à l'écart par tant de froideur esthétique. La réalisatrice, presque malgré elle, préfère s'égarer du côté du psychologisme pour expliquer les motivations obscures de son personnage: «J'ai été très sensible au degré d'isolement du personnage. La communication avec les autres semble impossible et il ne peut trouver aucun apaisement dans la parole, l'échange. Il a choisi de dériver dans un monde imaginaire et hors des moments de "comédie", il est confronté à une solitude effroyable. Quand on ne peut partager avec personne d'aussi lourds secrets, l'issue finale ne peut qu'être fatale, c'est la source de toute cette tragédie⁵.» Ce qui ne l'empêche pas, du même souffle, d'adhérer à l'interprétation plus symbolique de Carrère («*L'Adversaire*, c'est le mal, au sens biblique, que l'on porte tous en soi, et le personnage a été dévoré par ce mal⁶.»), sans pour autant orchestrer une mise en scène en adéquation avec cette vision métaphysique.

Dépeint par Garcia, Faure-Romand (les deux se confondent, inévitablement), n'est qu'un homme ennuyeux et médiocre, épris de respectabilité bourgeoise, semant la mort sur son passage (son beau-père tombe d'une poutre, étourdi par le va-et-vient de Faure, qui refuse d'entendre ses supplications d'argent) sans qu'elle semble lui coller à la peau. L'une des répliques du film montre d'ailleurs toute l'ironie de l'approche «distanciée» de la cinéaste: «Il y a pire qu'être démasqué, c'est de ne pas l'être...» Dans *l'Adversaire*, celui-ci court toujours, jamais débusqué, cible mouvante s'amusant à se défilier à notre regard. ■

5. LAVOIE, André. «Entretien avec Nicole Garcia: Se méfier des apparences», *Le Devoir*, 5 juillet 2003, p. E-3.

6. *Ibid.*